Banquet des sociétaires à Moutier

Autor(en): **Kohler, Xavier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **- (1850)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549494

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BANQUET

DES SOCIÉTAIRES A MOUTIER.

Après avoir donné les rendus-comptes officiels de la Société jurassienne d'émulation à Moutier, ne devons-nous point en compléter le tableau par la description du banquet qui suivit la réunion générale? Nous le croyons d'autant plus que cette seconde partie d'une fête intellectuelle, qui nous est chère, eut son caractère propre. Elle nous offre d'une part une douce intimité, une cordialité franche entre tous les sociétaires; de l'autre un égal amour pour les lettres et le sol natal. A une époque, où l'on jette au vent de la publicité tant de feuilles nécessairement destinées à débattre des dissidences, nous sentons le besoin d'écrire ces pages, qui ne respirent que le calme et la bonne harmonie. Puissent ces sentiments pénétrer dans tous les cœurs, et l'union dans notre société être le présage de l'union prochaine des enfans de la commune patrie!

A deux heures après midi, les sociétaires venaient s'asseoir au banquet qui leur avait été préparé à l'hôtel du *Cerf*. Plusieurs personnes, qui avaient honoré de leur présence la réunion générale, voulurent prendre part au repas commun. Il n'entre point dans notre cadre de décrire en tous ses détails cette partie de la fête; nous ne voulons qu'en retracer l'aspect et donner les toasts prononcés par les convives, toasts qui réflètent le véritable esprit de la Société. Disons seulement que le repas fut

très-gai, et que le contentement se peignait sur tous les visages. Les intervalles qui ne furent point consacrés à l'expression publique de sentimens fraternels ou patriotiques, s'écoulèrent rapidement en conversations intimes et joyeuses.

M. Quiquerez porte le premier toast en ces termes :

« Je pense être l'interprète de chacun de vous en portant une santé à M. Thurmann, notre digne président. Nous l'avons réélu aujourd'hui à l'unanimité malgré ses scrupules honorables. Vous savez, Messieurs, tout le dévouement qu'il apporte à notre société. Il a bravé les fatigues du voyage pour venir s'asseoir au milieu de nous, quoique sa mauvaise santé le lui permît difficilement ; c'est là une nouvelle preuve de l'intérêt que lui inspire une association née sous ses auspices, et avancée par ses travaux. A M. THURMANN ! AU DIGNE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'ÉMULATION ! »

Ce toast est accueilli par d'unanimes applaudissemens. M. Thurmann prend la parole pour remercier le président de la section de Delémont, et les sociétaires de la nouvelle marque de confiance qu'ils lui ont donnée le matin, les assurant qu'il ferait son possible pour y répondre. Il porte ensuite une santé A LA SOCIÉTÉ, et la complète par les paroles suivantes :

Notre association s'est interdite toute discussion religieuse ou politique. Elle porte exclusivement son attention sur les intérêts intellectuels, l'avancement des connaissances, les améliorations positives. Mais ce beau champ d'étude, tout étranger qu'il doive demeurer aux querelles dogmatiques ou aux débats populaires, ne saurait cependant être fructueusement cultivé, ne saurait être fertilisé s'il n'est éclairé par deux sentiments qui accompagnent toute foi, toute opinion sincère.

L'un est le sentiment religieux. Ce sentiment élevé, supérieur à toute contoverse, praticable pour tous. Qu'il domine tous nos travaux ! que, l'historien dans ses recherches, le naturaliste dans ses observations, le poète dans ses aspirations, que tous lèvent sans cesse leur regard vers DIEU et sachent voir partout sa main providentielle. En sa présence s'effaceront entre nous les petites dissidences, et naîtra l'esprit de charité, de modération, de conciliation. Avec lui, tous chrétiens, nos mains se serreront fraternellement et nos plus simples essais seront vivifiés.

L'autre sentiment est celui de l'amour du pays. Enfants de la même patrie, nos cœurs sont tout à elle. Nous pouvons avec une juste fierté nous réjouir du rang honorable qu'elle occupe dans l'échelle intellectuelle et morale des

peuples civilisés. Ses derniers fils adoptifs, nos regards doivent être sans cesse tournés de son côté, et nous avons beaucoup à apprendre d'elle. Mais, pour aimer notre Suisse, notre canton, il ne nous est pas moins permis de vouer un amour particulier à notre cher coin de montagnes, j'oserai dire au clocher de notre village. — Cet amour du clocher, blâmable quand au point de vue politique il se traduit en exigences égoïstes, devient, comme celui du foyer domestique, un sentiment respectable lorsqu'il aspire à la prospérité morale de tous. — Cet amour est le plus puissant moteur de nos travaux. Il donne à chaque œuvre locale une importance particulière, parce que cette œuvre, aussi humble, aussi modeste qu'elle soit, est une pierre apportée à l'édifice commun, de l'avancement et de la considération du pays.

Ainsi, chers collègues, A CES DEUX SENTIMENTS ; LE SENTIMENT RELIGIEUX ET CELUI DU PATRIOTISME. Qu'ils nous pénètrent profondément, qu'ils mettent nos efforts dans une voie salutaire, qu'ils vivent au sein de la Société d'Emulation comme un feu sacré, pour se répandre au dehors ! — QU'ILS VIVENT EN NOUS ! »

Inutile de rappeler aux sociétaires l'impression que fit sur eux cette improvisation. Ils se souviennent des bravos, dont ils la saluèrent. C'est que le président de la société venait de dérouler à leurs yeux tout un avenir consolant non seulement pour elle, mais encore pour le pays. C'est qu'il traduisait nettement la pensée qui présidait à leurs travaux, DIEU et PATRIE !

Un temps superbe avait accueilli les sociétaires à Moutier. Chemin faisant, ils avaient admiré la belle nature qui l'environne; ici les rochers, frappés des premiers rayons du soleil d'automne revêtaient les teintes les plus riches et les plus variées, tandis que plus loin, ils cachaient encore leurs cimes dans les vapeurs matinales. Arrivés dans le village hospitalier, les voyageurs trouvaient chez ses habitants la réception la plus amicale. M. Péquignot voulut rappeler cette double bienvenue dans un toast vivement senti :

« La Société d'Emulation ne pouvait choisir un lieu de réunion qui parlât plus à l'âme et à l'esprit. Moutier, par son nom, évoque les plus antiques souvenirs intellectuels, en même temps que, par sa nature grandiose, il offre le spectacle le plus imposant. Dans cette belle vallée, dans ce paysage si riche, dans les ruines vénérables de l'abbaye, la science a des témoins di-

gnes d'elle. Nulle part la nature, cette source éternelle du vrai et du bien ne se montre à l'homme qui pense et qui sent, sous des traits plus magnifiques.

Une population qui resterait froide devant un pareil spectacle, ne serait pas digne de le contempler. Telle n'est pas, MM., celle qui nous accueille si cordialement aujourd'hui. Notre société connaît, par les dons qu'elle a reçus de Moutier, les impressions qu'a laissées dans l'âme des donataires la magnifique nature qui les environne. L'affluence dont nous sommes témoins et l'accueil qui vous est fait, parlent non moins éloquemment en faveur des sentimens qui animent la population de Moutier. Permettez-moi donc, d'être auprès d'elle l'organe de vos sentiments, en lui portant un toast. A MOUTIER ! A SA POPULATION ET AUX DIGNES MAGISTRATS QUI LA REPRÉSENTENT AU MILIEU DE NOUS ! »

M. Klaye, préfet de Moutier, membre de la société et l'un des donateurs de nos collections scientifiques, répondit en ces termes au toast de M. Péquignot, interprète de la gratitude des sociétaires :

C'est un honneur pour Moutier de recevoir aujourd'hui dans son sein la Société d'Emulation ; cet honneur, nous le sentons vivement, et nous vous en témoignons toute notre reconnaissance. Soyez persuadés, Messieurs, que les habitans conserveront un bon souvenir de votre visite, et qu'elle portera des fruits parmi nous. Cette société, qui nous a initiés à ses travaux, nous donne encore l'exemple de la concorde et de la bonne harmonie. Avec de pareils élémens elle ne peut manquer de prospérer. Ainsi, Messieurs, au nom de Moutier, et tout en vous remerciant encore de l'avoir choisi pour le lieu de réunion générale, je porterai un toast A LA PROSPÉRITÉ DE LA SOCIÉTÉ D'EMULATION ! »

M. Quiquerez avait lu en réunion générale l'histoire de l'abbaye de Moutier, M. Péquignot avait rappelé ses sites pittoresques et la cordialité de ses habitans, M. X. Kohler devait l'envisager sous un autre point de vue non moins remarquable :

« M. Péquignot vient de porter un toast aux autorités et à la belle nature de Moutier. Je m'associe de tout cœur au sentiment qui a dicté ses paroles. Permettez-moi, Messieurs, après m'être incliné devant ces rochers sublimes et ce vallon gracieux, de tourner mes regards vers le monticule voisin pour y saluer encore ce *temple* en ruines, qui nous sourit tristement, car peut-être son dernier arceau sera écroulé quand nous reverrons ces lieux ; permettez-moi de vons parler des *souvenirs littéraires du vieux Moutier*.

« Oui, Messieurs, la Société d'Emulation a choisi avec intention Moutier pour la réunion de 1850. Ce choix, elle devait le faire, car Moutier ne lui réservait pas seulement une hospitalité cordiale et sa magnifique nature, il éveille encore de grands souvenirs. Moutier ne fut-il pas au moyen-âge un centre intellectuel?

« Dans cette abbaye fondée par Walbert et dont Frodoald fut l'architecte, vivait d'abord Germain, le défricheur du sol, le travailleur infatigable, de qui la mémoire est justement bénie dans notre Jura. Une aussi sainte vie demandait pour être écrite dignement une plume à sa hauteur, et Bobolène parut; Bobolène, c'est-à-dire non plus un simple légendaire, mais un biographe judicieux et le premier de son tems. Puis vient Ison, l'encyclopédiste et le médecin célèbre: Ison l'écolâtre, dont les talens font affluer sur les bancs du cloître toute une jeunesse studieuse, comme plus tard, une filiale de Moutier, Bellelay, verra les jeunes gens accourir à la voix de l'abbé de Luce. Enfin c'est Hilpéric, cité par M. Guizot lui-même dans une histoire célèbre, Hilpéric, poète, philosophe, astronome, le plus fameux calculateur du 10e siècle.

» Dois-je maintenant vous parler de la reine Berthe, cette fée bienfaisante, de Mackembri, le restaurateur du cloître détruit dans l'invasion des Sarrasins. Hélas! Moutier, si près du faîte de sa gloire touche déjà à son déclin. Il tombe dans la lutte entre la tiare et la couronne impériale, mais comme si tant d'éclat ne pouvait s'obscurcir dans un jour, il nous fait apparaître encore à travers les siècles, comme des météores lumineux sur un ciel sombre, quelques noms chers aux lettres. Ainsi, Philippe de Vorbourg, auteur d'une *histoire d'Allemagne*, signataire pour l'évêque de Bâle au traité de Westphalie.

« Je n'évoquerai point d'autres souvenirs historiques. Ces faits purement littéraires en disent assez. Vous le voyez, Messieurs, n'est-ce pas que Moutier est un lieu bien choisi pour la réunion de notre société? N'est-ce pas qu'il doit être fier de son passé, des grands hommes sortis de son cloître illustre.[1] Bien des villes produisent des noms qui sont la gloire de leur pays; ceux de Moutier appartiennent à l'Europe savante tout entière?

» Je porte un toast AUX SOUVENIRS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DU VIEUX MOUTIER! »

Moutier avait eu sa part au banquet, il était juste d'y convier aussi les différentes localités du Jura. Après cet appel légitime à de glorieux souvenirs, les pensées se tournèrent d'un commun accord vers l'Erguel, dont la sec-

[1] Un des membres fondateurs de la société Jurassienne, M. Daguet, a publié sous ce titre : *Moutier-Grandval, centre intellectuel au moyen-âge*, un excellent travail sur la vie littéraire de cette abbaye. Nous y avons puisé la majeure partie des données consignées dans notre toast, et y renvoyons le lecteur pour plus amples renseignemens.

tion jurassienne semble dans le domaine intellectuel rivaliser de zèle avec sa population active et laborieuse. M. Péquignot retraça ainsi cette double face progressive, d'un bon augure pour le pays :

« On vient de célébrer la nature grandiose, les souvenirs scientifiques de Moutier. Je m'associe à ces éloges ; mais tout en partageant votre admiration, je voudrais fixer aussi vos regards sur une contrée voisine non moins digne d'éveiller votre intérêt. Elle n'a pas, comme Moutier, le prestige des souvenirs littéraires et la magnificence du paysage ; sa gloire à elle, est d'avoir fixé, au milieu d'une âpre nature, le génie de l'industrie. Ses titres à vos sympathies, elle ne les tient que d'elle-même. Tout ce qu'elle est, est sa propre création. Le voyageur qui a parcouru avec admiration le splendide paysage au milieu duquel nous nous trouvons en ce moment, contemple avec non moins d'intérêt cette population active, pressée dans un étroit vallon et demandant à l'intelligence de ses doigts ce qu'une nature avare lui a refusé.

» Veuillez, Messieurs, vous associer aux sentimens que je viens d'exprimer, en buvant à l'Erguel, à cette population intelligente et vive, qui renouvelle dans notre Jura, les merveilles d'un mythe antique. A l'ERGUEL donc, au digne organe qu'il a au milieu de nous ! Que le vice-président de la section d'Erguel veuille bien accepter l'hommage de notre sympathie pour la contrée qu'il représente, comme pour lui-même. »

M. Fallet, président de la réunion, prit la parole pour répondre à M. Péquignot :

« Connaissant ma timidité naturelle, Messieurs, et sachant surtout combien peu je suis fait pour parler en public, je me serais bien gardé de prendre la parole et d'abuser de votre patience, si je ne croyais pas aujourd'hui qu'il y aurait ingratitude de ma part à garder le silence. Mais, Messieurs, comme je n'ai eu depuis nombre d'années que des enfants pour auditeurs, je vous prie d'user d'indulgence à mon égard et d'accueillir le toast que je vais porter à *l'*UNION de la Société d'Emulation, le premier que je porte en ma vie, avec cette même bonté, cette même bienveillance dont j'ai déjà été si souvent l'objet depuis que j'ai le bonheur de faire partie de votre société et celui plus grand encore, s'il était possible, d'être dans des relations d'amitié avec la plupart d'entre vous. Avant tout, Messieurs, j'éprouve le besoin de vous dire combien je me sens flatté dans ce jour d'avoir eu l'honneur de vous présider. Permettez-moi de vous exprimer ma sincère reconnaissance pour cet honneur, comme aussi pour celui que vient de me faire le très-honorable M. Péquignot. Bien que je n'eusse certes pas besoin de cette marque de condescendance de votre part pour me trouver à mon aise et heureux au milieu de vous et être attaché de cœur à vos

travaux et à vos entreprises, elle n'en sera pas moins un nouveau motif de reconnaissance envers votre société qui est pour moi une véritable *société d'émulation*. Oui, Messieurs, j'aime à vous le réitérer, je suis heureux de faire partie de de votre société et je souhaite pour le pays qu'elle grandisse, prospère et parvienne à être un centre, un point de ralliement pour tous ceux qui aiment les études sérieuses, quelles que soient du reste leurs opinions politiques. A cet effet, Messieurs, permettez-moi de vous dire que nous devons tous en général et chacun en particulier, rester sourds à ce qui pourrait semer parmi nous la mésintelligence et la désunion. Lorsque nous nous réunissons, mettons de côté toutes ces étroites susceptibilités de familles, de localités, de vocation, et souvenons-nous que la science, de sa nature très-large, pour qu'elle puisse exercer son influence salutaire, doit se mettre au-dessus de ces mesquines considérations. N'ouvrons jamais les portes du lieu qui nous rassemble qu'à la science et à l'amitié. Ce n'est qu'à cette condition que notre entreprise sera bénie pour nous et pour notre chère patrie. Je propose donc un toast A L'UNION DE LA SOCIÉTÉ. Que la Société d'Emulation reste unie et que cette union soit pour elle une source de vie et de prospérité. »

Cette *union dans l'étude et par l'étude*, qui est le lien moral des sections de la Société, ne lui a pas fait défaut jusqu'à ce jour ; aussi avons-nous lieu d'espérer que le vœu de M. Fallet s'accomplira. En effet, Porrentruy, Delémont et l'Erguel ne sont-ils pas en présence ? ne se tendent-ils pas une main fraternelle ? Les préjugés de caste, de localités, de partis n'existent point ici ; le niveau de la science a passé sur eux. Cette communauté intellectuelle est un heureux présage de la bonne harmonie qui règnera un jour dans la région politique entre tous les enfans de la même famille jurassienne.

A mesure que le banquet approchait de sa fin, l'animation devenait plus vive. Bientôt on demanda à un nouvel élément de joie son concours efficace, et la chanson dut alterner avec les toasts. Plusieurs sociétaires réclamèrent de M. X. Kohler un chant de circonstance. Le secrétaire de la société suppléa à l'indolence de sa muse par la reproduction de quelques strophes patriotiques. Pour n'être point inédits, les vers suivants n'en eurent pas moins aux yeux de quelques personnes le mérite de la nouveauté :

LE JURA.

Sur les confins de cette belle France,
Où la victoire a droit d'hérédité,
Habite un peuple ardent, plein d'espérance,
Au noble cœur, amant de liberté.
En ce pays la nature est fleurie,
Le ciel est pur, et l'orage impuissant :
O beau Jura ! mon heureuse patrie,
A toi mon âme, et mon bras et mon sang.

Jurassiens, à nous ces vertes cimes,
Où veille encor l'ombre du vieux manoir ;
Ces fiers torrens ; ces effrayans abîmes ;
Ces rocs aigus ; ces sapins au front noir ;
A nous ce lac, où vient la rêverie
Baigner ses pieds dans le flot caressant...
O beau Jura ! mon heureuse patrie,
A toi mon âme, et mon bras et mon sang.

A nous encor ces témoins d'un autre âge,
Que, dans son vol, a respectés le temps :
Le vieux dolmen sous le jeune feuillage ;
Pierre-Pertuis, à l'abri des autans ;
Et la Refous, cette reine aguerrie,
Levant au ciel son créneau menaçant.
O beau Jura ! mon heureuse patrie,
A toi mon âme, et mon bras et mon sang !

Riche en moissons, cette terre féconde
Aux jours marqués enfanta ses héros ;
Apôtres saints, ils éclairaient le monde,
Quand sous leurs pieds criaient les échafauds.
Un siècle passe, et la race flétrie
De sa noblesse écrase le puissant.
O beau Jura ! mon heureuse patrie,
A toi mon âme, et mon bras et mon sang !

Jurassiens ! dans les grandes batailles.
Sous l'aigle altier, nos pères combattaient ;
Lorsque des rois sonnaient les funérailles,
Aux champs alors tous nos tambours battaient.

Neigre, Voirol, d'une voix attendrie
Révélez-nous ce passé saisissant.
O beau Jura ! mon heureuse patrie,
A toi mon âme, et mon bras et mon sang !

En saluant de cœur ces jours prospères,
Garans certains d'un meilleur avenir,
Suivons, amis, l'exemple de nos pères,
Et du Jura gardons bon souvenir.
Puis, si des fers menaçaient la patrie,
Vaillans comme eux, volons au premier rang ;
Et que chacun en combattant s'écrie :
A toi mon âme, et mon bras et mon sang !

Ce beau pays du Jura dont le poète avait essayé d'esquisser les merveilles, un pinceau Jurassien l'a illustré. M. Thurmann voulut payer son tribut d'hommage au grand paysagiste et arrêter au milieu des convives, son image souriant à la culture des lettres et des arts :

« Je veux encore vous proposer un toast. A celui qui au sein de cette belle nature de notre pays a su s'inspirer du soufle de l'art pour en fixer l'image. A celui qui a permis à ses admirateurs d'emporter au loin la portraicture fidèle, de nos rochers, de nos torrents, de nos lacs du Jura. — A Jacques Juillerat de Sornetan. — Que de sa retraite d'artiste, sous le beau ciel d'Italie, il entende notre voix. Qu'elle lui arrive à travers les Alpes avec le parfum de nos sapins et le bruissement de nos cascades pour lui rappeler la patrie ! Qu'il apprenne que ses compatriotes sont fiers de lui et que leur bouche a fait retentir son nom sur les rives de sa chère Birse. Qu'il sache enfin que s'ils sont trop pauvres pour l'appeler lui et ses œuvres au milieu d'eux, ils lui décernent du moins la seule couronne dont ils disposent, celle de la sympathie due aux citoyens qui font honneur à leur pays. A JACQUES JUILLERAT ! »

Un nouveau chant accueillit ce toast patriotique. M. J. de Lestocq, enleva avec bonheur l'air des *Châlets* : « Arrêtons-nous ici. » M. Bonanomi entonna ensuite un second air national. Les bravos répondaient encore à la belle exécution de ces chants, quand M. Quiquerez réclama un instant d'attention:

« Il est un toast que je porterai encore. *A l'avenir de la société représenté par la jeunesse jurassienne !* Dans cette jeunesse, qui se presse à notre

table ' reposent les destinées futures de notre association. Je m'adresse à elle ; honneur aux jeunes gens qui cultivent les lettres et les sciences, quand tant d'autres perdent dans la dissipation leurs plus belles années : puisse l'exemple qu'ils donnent être suivi par leurs compatriotes. Cependant je dois à cette jeunesse un conseil amical. Qu'elle ne soit pas trop présomptueuse. Il ne faut point qu'elle méprise ses aînés, dont les cheveux grisonnans annoncent plus peut-être les veilles et les travaux que le ravage des ans : réflexion et persévérance, patience et modestie sont des vertus que les jeunes intelligences ne sauraient trop pratiquer. Surtout qu'elles n'oublient pas que dans l'étude aussi, l'expérience n'est pas chose à mépriser, et que nos conseils peuvent leur être utiles. A LA JEUNESSE JURASSIENNE ! »

Personne mieux que M. Quiquerez ne pouvait tenir un langage si approprié aux circonstances. La jeunesse lui sait gré de ses sages conseils, et elle en profitera, nous en sommes assurés. M. Cuenin voulut à son tour exprimer les sentimens de bonne harmonie, qui unissent Porrentruy à Delémont et remercier M. Quiquerez des services rendus au pays par ses nombreux travaux :

» Après les discours que vous venez d'entendre, je ne devrais plus me permettre de prendre la parole, je le ferai cependant, car je suis jaloux de témoigner aussi à la section de Delémont nos vives sympathies. Elle est accourue en foule à notre réunion pour prouver son zèle et son amour du progrès. Je ne m'arrêterai pas à vous tracer l'historique de Delémont, il appartient seul à M. Quiquerez de nous révéler les mystères de sa belle vallée. Jetez un regard sur les travaux multiples de cet auteur et vous apprécierez l'importance du rôle qu'à joué ce pays à des époques éloignées de nous. C'est donc A M. QUIQUEREZ, PRÉSIDENT DE LA SECTION DE DELÉMONT, A LA SECTION ELLE-MÊME, que je porte un toast. »

La jeunesse répondit ensuite à M. Quiquerez par la bouche de M. Bonanomi :

«Il me semble superflu de porter encore un toast soit à Porrentruy, soit à Delémont, après avoir entendu les nobles paroles de patriotisme prononcées par MM. Thurmann, Péquignot, Quiquerez. Je m'adresse donc aux jeunes membres de la société : avec eux je porte un toast A L'AVENIR ! A l'avenir qui s'ouvre si beau devant nous, si nous voulons nous unir pour le bien public, si nous voulons nous appliquer à suivre les exemples que nous donnent depuis si longtemps les membres de la société plus âgés que nous, hommes distingués dont le Jura s'honore ! — Comment pourrait-elle

succomber, la Société jurassienne d'émulation, lorsqu'elle les voit à sa tête ? Non, elle vivra, elle prospèrera. Tous les jeunes gens de la société s'uniront pour la soutenir; le but constant de leurs efforts sera de lui ménager un avenir à la fois utile et honorable. »

M. Péquignot remercia ensuite la jeunesse de son toast bienveillant, il l'engagea à n'avoir comme ses *vétérans*, d'autre étendard que celui du grand, du vrai, du beau, personnifiés dans ce mot sublime *la Patrie*. Quant à nous, il nous semble que la distinction émise par certains sociétaires de *vétérans* et de *nouveaux* était un peu hasardée. En effet, ces vétérans sont jeunes encore, et nous espérons bien les voir nous guider de longues années dans les sentiers de la science qu'ils gravissent avec une persévérance couronnée de succès.

Les toasts cependant n'avaient point tari la veine des chanteurs. Plusieurs autres refrains patriotiques se succédèrent; M. Cuenin chanta, sur la demande de maints convives, la classique chanson patoise des *Pommes-de-terre*, que l'on entend toujours avec un nouveau plaisir. Le parole cependant n'avait pas déserté la tribune, et M. Kohler la réclama une seconde fois :

« Veuillez, Messieurs, me prêter encore quelques instans d'attention. Je prends la parole dans un but que vous louerez sans doute, car je veux porter un toast aux absens, notamment à M. Bandelier, président de la section d'Erguel. N'est-ce pas bien de vous parler encore d'une section qui depuis le jour de son existence, ne cesse de nous donner des témoignages répétés de son amour pour le progrès intellectuel du Jura. Au nombre de ces travailleurs intelligens, nous voyons M. Fallet, dont Porrentruy en particulier a apprécié les connaissances philologiques et les études variées dans les esquisses qu'il lui a soumises; M. Isenschmid, ce poète intime et national, qui aujourd'hui encore nous a lu une pièce touchante sur St.-Germain, tous deux sont assis au milieu de nous. La section d'Erguel n'a-t-elle pas compté M. Saintes, dont comme elle, nous regrettons vivement le départ, M. Saintes, le grave penseur et le littérateur distingué, l'auteur justement estimé d'excellens ouvrages sur les philosophes allemands. Et pour terminer cette excursion dans un domaine personnel,

cette section n'a-t-elle point pour la présider M. Bandelier, cet homme littéraire qu'une circonstance fâcheuse a empêché d'assister à notre belle fête, pour laquelle il nous réservait le *tableau du mouvement intellectuel de l'Erguel au 18e siècle*, riche galerie où brillent Abram et Daniel Gagnebin, Béguelin, l'auteur de Wilhelmine, Gross, le traducteur consciencieux de Phèdre en vers français, et tant d'autres.

Du reste, ce toast n'est pas purement individuel. M. Bandelier n'est-il pas le gendre de ce respectable doyen Morel, le père des études historiques dans le Jura, qui des premiers voulut entrer dans la société d'émulation, et la mettre sous le patronage de ses talens et de ses vertus? Pourquoi ne nous fut-il pas donné de le posséder une fois au moins parmi nous. M. Bandelier ne nous rappelle-t-il pas Mme Morel, ange de charité et femme supérieure, romancier et poète, qui traduisait Schiller en vers français avant que l'école romantique n'eût initié la France à l'intelligence des beautés étrangères. Ainsi à M. Bandelier, comme représentant de la vie intellectuelle de l'Erguel dans son passé et dans son avenir, AU PRÉSIDENT DE LA SECTION D'ERGUEL! »

Par une heureuse coïncidence, le petit neveu du traducteur de Phèdre, M. Gross, ministre suffragant à Sornetan honorait la réunion de sa présence. Il a pu voir que la mémoire de son grand oncle vivait dans le cœur des jurassiens, amis des lettres.

Mais hélas! il n'est fête si belle, qui n'arrive à son terme. Le temps insouciant de nos joies comme de nos douleurs, marchait à pas précipités. M. Durand vint nous rappeler qu'il fallait songer aux adieux :

» Quelque bien que l'on se trouve dans un lieu, il faut se quitter; c'est le lot de l'humanité. L'heure du départ approche, et les regrets que fait naître un moment pénible ne sont adoucis que par l'espérance d'un revoir prochain. L'assemblée a décidé ce matin que la réunion de l'année 1851 aura lieu à Porrentruy. Au nom de la section de Porrentruy, je viens donc vous inviter à vous trouver en grand nombre chez nous, et à nous donner ainsi l'occasion de vous rendre le bon acueil et l'hospitalité, que nous avons reçus déjà deux fois. Je porte un toast par anticipation A LA RÉUNION DE L'ANNÉE 1851; qu'elle soit nombreuse et animée des mêmes sentimens, qu'aujourd'hui! A revoir donc, Messieurs, à l'année prochaine! »

Cinq heures avaient sonné. Les sociétaires échangèrent les derniers adieux; ce ne fut pas sans se promettre de se revoir *à la réunion générale de 1851*. La journée du 23

septembre ne peut manquer d'être féconde en bons résultats comme celle du 2 octobre 1849.

Terminons le tableau de cette fête par une poésie, que nous a adressée M. Viguet, ministre suffragant à Moutier; elle peint au mieux les sentimens élevés qui animaient la réunion, sentimens à la réalisation desquels aspire la société jurassienne d'émulation.

SOUVENIR DU 23 SEPTEMBRE.

A M. X. KOHLER.

Faudra-t-il donc toujours que la folie humaine
De nous, pauvres mortels, fasse des combattans,
Et change en un champ clos le vaste et beau domaine
Où Dieu, dans son amour, nous a mis pour un temps?

Faudra-t-il que toujours résonne à nos oreilles
Quelque sinistre appel, quelque bruit alarmant,
Et que la nuit ne puisse, elle-même, à nos veilles
Apporter le silence et le recueillement.

Faudra-t-il que toujours, au milieu de nos villes,
Comme au fond des vallons, mûrissent dans les cœurs
Ces fruits empoisonnés des discordes civiles,
Le dépit des vaincus et l'orgueil des vainqueurs?

Où s'enfuir? où trouver un petit coin de terre
Où ces rumeurs, ces cris, ces mesquins intérêts
Pour un instant, du moins, consentent à se taire?
Est-ce au-delà des mers? est-ce au fond des forêts?

—

Non, il ne faut pas fuir vers des rives lointaines,
Ni chercher un réduit où l'on vienne s'asseoir
Loin du fracas du monde et des choses humaines...
Il ne faut qu'être sage, — et comprendre et vouloir!

Il est, il est encor, au-dessus de l'orage
Une région calme, à l'abri des combats,
Où l'on peut s'élever, tout en laissant la rage,
La folie et l'orgueil se débattre plus bas;

Là viennent expirer les clameurs de la haine,
Là, sans prendre parti pour ou contre les rois,
L'histoire, la nature et la muse sereine
En un sublime accord unissent leur trois voix ;

L'homme n'y jette plus un œil de défiance
Sur l'homme qui s'approche et qui lui tend la main,
Mais il marche avec lui vers l'art ou la science,
Et l'union, pour eux, embellit le chemin.

Ce n'est pas encor là le royaume céleste
Où la paix et l'amour, ces fruits de l'Esprit saint,
Dans l'âme du croyant remplissent tout le reste,
Où Dieu seul, en son Fils, est aimé, servi, craint.

Ce n'est donc pas encor le but, la fin dernière,
Mais c'est un pas déjà vers l'éternel flambeau
Que de laisser un peu le fini, la matière,
Pour aimer et chercher le grand, le vrai, le beau.

L'âme, dans ces labeurs élevées et tranquilles,
Déjà respire un air vivifiant et chaud ;
Et la haine, l'envie et les passions viles
S'apaisent dans le cœur qui s'élève plus haut.

—

Il vous est arrivé par un matin d'automne
D'abandonner la plaine où de pesants brouillards,
Jetant sur le pays leur teinte monotone
Attristent à la fois votre âme et vos regards.

Vous sentez comme un vague et persistant malaise :
Alors vers quelque mont vous dirigiez vos pas,
Vous vouliez voir le ciel et respirer à l'aise,
La fatigue et le froid ne vous arrêtaient pas.

Vous montiez, vous montiez. — Enfin sur votre tête
Les nuages s'ouvraient tout-à-coup ; — doux et pur,
Pareil à l'arc-en-ciel après une tempête,
Dans toute sa splendeur apparaissait l'azur !

Au-dessus des vapeurs sous vos pieds condensées ,
La montagne étalait ses trésors de beauté :
Ses forêts se parant de couleurs nuancées ;
Ses tapis de gazon épais et velouté ;

Même les noirs sapins , les rocs privés de mousse ,
Aux clartés de ce ciel vous semblaient gracieux....
Le soleil est si pur , et la paix est si douce :
Tout est beau , tout est grand , et le cœur est joyeux !

—

Sachons aussi gravir quelquefois la montagne!
Du monde la paix fuit : sachons où la chercher ;
Que la sérénité toujours nous accompagne
Dans ces champs de l'esprit où nous voulons marcher.

(Porrentruy , le 15 octobre 1850.)

X. K.